

# Impressions naturalistes

Ces pages, rédigées par Guilhem Lesaffre,  
ont été publiées dans l'Épeichette – Volume I - 2003- 2007



La plupart des illustrations sont extraites de la photothèque du Corif.  
Photos de la couverture : J.-J. Boujot, Y. Dubois, J. Hénon, O. Laporte, F. Lelièvre, T. Riabi



# Le ramier

---

Certains oiseaux font courir les foules. C'est comme ça. Notez bien que cela n'a rien – ou pas grand-chose – à voir avec la beauté des volatiles en question. Non, le facteur de déclenchement du processus de ruée est, avant tout, une histoire de rareté relative.

Le pipit à gorge rousse électrise, titille, fait gicler l'adrénaline mais la mésange bleue passe souvent inaperçue – « *On l'a déjà vue tant de fois...* » – et laisse fréquemment de marbre. Les Anglo-Saxons ont une expression pour qualifier ces espèces qui ne provoquent plus le mouvement ascendant des jumelles vers les yeux : « trash birds ».



Quelque chose comme « oiseaux de second ordre ».

Le pigeon ramier fait partie de ces espèces négligées, et c'est bien dommage. Il faut dire qu'il y en a partout, même en pleine ville, qu'il se laisse volontiers observer et que son plumage n'a rien de transcendant. Autant de raisons pour ne pas perdre de temps à braquer son télé sur lui... Et pourtant, quel bel oiseau ! La prochaine fois, prenez la peine, surtout si vous pouvez vous tenir à distance réduite de l'oiseau, de détailler un ramier.

Essayez de nommer les couleurs qui se fondent en un subtil dégradé, du haut de la poitrine jusqu'à celui du ventre. Observez l'agencement régulier des petites plumes qui composent la tache blanche ornant chaque côté du cou. Admirez les reflets métalliques changeants du col.

Évaluez la forme et la taille de l'étui rigide qui coiffe les narines... vous verrez que cet ornement diffère, parfois sensiblement, d'un oiseau à l'autre, par exemple chez les partenaires d'un même couple.

Enfin, portez votre attention sur l'œil. Au centre de l'anneau jaune de l'iris, vous découvrirez la forme particulière de la pupille. Dans la plupart des cas, elle n'est pas ronde mais se trouve prolongée, vers l'avant, par une sorte de « larme » qui, de loin, lui confère un aspect ovale.

À propos de cette pupille, j'ai constaté, en deux occasions, qu'elle semble bien être un excellent indicateur des émotions du ramier (est-ce le cas chez d'autres oiseaux ?).

À l'arrivée de sa partenaire, la pupille d'un mâle, que j'observais depuis un moment, a instantanément diminué pour devenir un petit disque presque masqué par l'iris coloré. Une autre fois, un mâle perché dans un arbre se mit à parader devant un congénère qui venait de se poser à proximité. Tandis que, au comble de l'excitation, il se livrait à l'une des gracieuses révérences typiques de l'espèce, j'ai vu sa pupille prendre instantanément une forme aplatie, comme celle d'un chat, mais à l'horizontale. Les avances du séducteur n'eurent pas l'effet escompté, et l'oiseau convoité s'envola. Presque aussitôt, la pupille du ramier dépité a retrouvé sa forme initiale...

Comme vous le voyez, même un modeste pigeon peut réserver des surprises. Et il en va de même pour les oiseaux que l'on range un peu hâtivement dans sa catégorie, tels l'accenteur mouchet, le moineau domestique ou l'étourneau sansonnet.

Vous savez ce qui vous reste à faire...

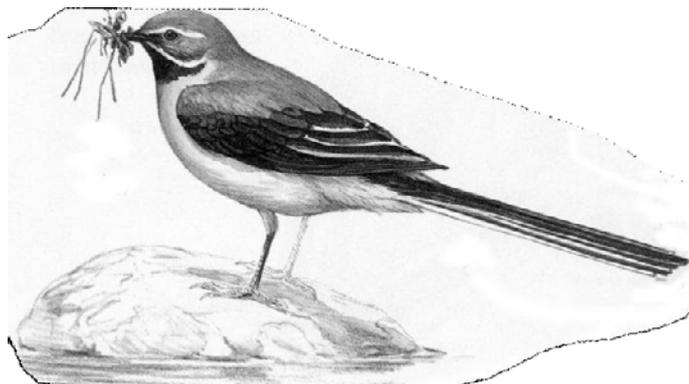
**Guilhem Lesaffre** - Avril 2003

Photo : **T. Riabi**

# Éloge de la patience...

---

**L**EOPARDI a écrit un *Éloge des Oiseaux*. Je souhaite, quant à moi, faire celui de la patience. Que vous soyez ornitho, ornithologue, ornithologiste ou, comme l'on dit joliment au Québec, je crois... « miroiseur », permettez-moi un conseil essentiel : sur le terrain, prenez votre temps. Au fil des années, cette composante de notre loisir commun me semble de plus en plus essentielle.



Des articles ont déjà été écrits sur la relation, entre le temps consacré à l'observation et la fiabilité d'un recensement. Leur lecture montre, ce qui n'est pas surprenant, que l'on voit plus d'oiseaux si l'on passe un peu plus de temps sur un site. Mais les impitoyables courbes mathématiques réalisées en ces occasions indiquent aussi, qu'au-delà d'un certain seuil la "rentabilité" du stationnement chute fortement. Doit-on en conclure que la patience préconisée ici n'est pas aussi justifiée que je le prétends ? Il n'en est rien car il ne faut pas confondre recensement des espèces et observation de leur comportement. Sauf fait ponctuel surpris grâce au hasard, il n'est guère possible d'espérer entrer dans l'intimité des oiseaux sans leur donner le temps de s'habituer à votre

présence. Il faut apprendre à « se faire oublier ».

Voici plus d'un demi-siècle, Paul Barruel l'avait parfaitement compris, lui qui écrivait dans l'introduction de son merveilleux livre pionnier *Les Oiseaux dans la Nature* :

*« Il n'est d'ailleurs pas besoin de circuler beaucoup pour faire des observations intéressantes. Une excellente méthode consiste à rester longtemps immobile dans un endroit que l'on aura jugé favorable. [...] Assis contre le tronc d'un gros arbre, ou sous un buisson, par exemple, on pourra voir, si on a la patience de rester assez longtemps sans bouger, des oiseaux qui sont d'ordinaire plutôt farouches. »*

**U**ne anecdote, pour terminer en illustrant mon propos d'un exemple. Voici quelques semaines, je passe à la Grande cascade du bois de Boulogne, sachant que, cette année, la Bergeronnette des ruisseaux ne s'y est pas installée pour nicher. Bref arrêt, et, comme prévu, pas de bergeronnette. Alors que je me souviens avec nostalgie de l'agitation des printemps passés, lorsque les jeunes, sortis du nid, volaient à la rencontre des adultes nourriciers, je note l'arrivée... d'une bergeronnette. Elle arpente assez brièvement les algues détrempées tapissant les rochers, picore apparemment quelques proies minuscules et s'envole... sans becquée.

Sans doute un adulte de passage, séduit par ce site artificiel si trompeur. Je m'apprête à partir, un peu déçu, et me ravise. Un peu de patience, on ne sait jamais. Au bout de quelques minutes, l'oiseau est de retour, exactement au même endroit, et se livre au même manège. Hasard ? Probablement pas mais l'oiseau repart, le bec toujours vide...

J'en aurai le cœur net. Encore un peu de patience. Revoici la lavandière et, cette fois, au décollage, la becquée est bien visible ! Je me déplace dans l'axe du vol de l'oiseau pour déterminer sa destination et attends à nouveau. Deux nouvelles allées et venues viennent confirmer la bonne nouvelle. La Bergeronnette des ruisseaux est bien nicheuse à nouveau au bois mais elle a changé ses habitudes et s'est cantonnée vers le Moulin de Longchamp.

Cela valait le coup de patienter...

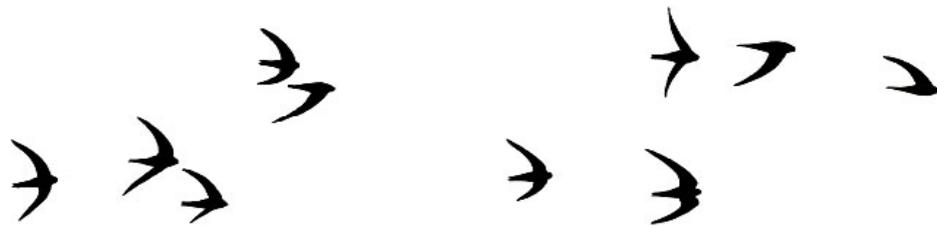
# La palme d'or

---

**T**itre énigmatique... S'agirait-il de vous signaler le meilleur documentaire traitant des oiseaux ? Serait-ce le résultat anticipé de Ménigoute ? Rien de tout cela. Il est question de se remémorer notre été ornithologique. Et plus précisément, le meilleur souvenir de cette période brûlante. Ne fouillez pas dans votre mémoire. Laissez au contraire s'imposer tout naturellement « LE » moment qui vous a marqué, celui que vous prendrez plaisir à faire resurgir cet hiver quand, les pieds gelés

dans les bottes et le nez rougi par la bise, vous scruterez pour la énième fois la surface grise de l'étang dans l'espoir d'y voir autre chose que les habituels colverts et les foulques tenaces...

J'ai attribué ma « Palme d'or » estivale à une projection privée – puisque, aussi bien, j'en étais le seul spectateur – qui s'est déroulée durant une matinée de la fin du mois de juillet. Le cadre ? Les abords d'un étang de l'Hérault. Les acteurs, par ordre d'entrée en scène : une bande de guêpiers et une troupe de martinets noirs.



Arrivé assez tôt pour profiter d'une fraîcheur toute relative, j'ai décidé de m'asseoir au bord d'une vaste prairie envahie d'herbes folles desséchées et comme décolorées par le soleil. Vaguement dissimulé entre deux grosses touffes d'ombellifères fanées bordant le chemin poussiéreux, j'ai le soleil dans le dos, et peux ainsi tout à loisir observer à la jumelle quelques guêpiers évoluant là-bas, au-dessus de la pâture. Au fil des minutes, les chasseurs d'insectes acrobates s'approchent de moi sans cesser de pousser leurs suaves cris liquides. Ils finissent par se poser sur les barbelés de la clôture qui se dresse de l'autre côté du chemin. Distance... trois ou quatre mètres.

Les oiseaux posés juste devant moi sont des jeunes, et je repère quelques adultes un peu plus loin. Je ne bouge que les yeux et m'imprègne du spectacle. Puis, profitant d'un bref envol du groupe, je monte lentement la jumelle à hauteur de mon visage... Très vite, les guêpiers reviennent, et je ressens alors de plein fouet l'émotion accompagnant la vision d'un jeune dont je discerne absolument tous les détails du plumage. Je peux suivre le moindre de ses mouvements vifs lorsqu'il suit du regard des proies potentielles passant à proximité, penchant parfois la tête de côté pour examiner le ciel...

Absorbé par les guêpiers, je n'ai pas réalisé que des dizaines de martinets noirs sont arrivés et chassent activement au ras de la végétation basse. Bientôt, ils sont près de 200 à former un complexe carrousel aérien. Assez curieusement, toute cette agitation n'est pas accompagnée de cris. Cet incroyable ballet se déroule dans un silence qui n'est rompu que par le bruit rythmé des coups d'ailes ainsi que par celui de l'air déchiré, lorsque les oiseaux filent en planant à quelques dizaines de centimètres de ma tête...

Les guêpiers se mêlent aux martinets et je me demande alors comment tous ces oiseaux font pour ne pas se percuter dans cet apparent désordre.

Au bout de très longues minutes, les oiseaux finissent par prendre de la hauteur et s'éloignent insensiblement. Je reste encore un instant immobile, sous le charme, et je quitte enfin cet endroit avec un seul regret. Ne pas avoir pu partager cela... Heureusement, grâce à l'Épeichette, c'est un peu chose faite...

**Guilhem Lesaffre** – Octobre 2003

Illustration : **J. Chevallier**

# Vertus de l'imagination, attraits de la réalité...

---

V oici quelque temps, en sortant de chez moi, j'ai trouvé l'air du petit matin plus vif et la lumière naissante d'une qualité plus cristalline. Alors que la saison froide n'avait pas encore officiellement débuté, j'ai senti que l'automne et ses passages de voyageurs, fuyant l'orient et le septentrion, étaient déjà derrière nous.

Aussitôt, des images hivernales m'ont envahi l'esprit. Leur rapide défilé fit se succéder, à l'écran de mon cinéma personnel, des pluviers dorés près de Saint-Hubert, un émerillon au-dessus des « herbus » du mont Saint-Michel, des harles huppés en Bretagne nord ou encore l'accenteur alpin sur les premières barres rocheuses dominant la plaine languedocienne...

S'associait, à ces tableaux si plaisants, la réminiscence de sensations moins agréables : vent mordant, doigts gourds peinant à manoeuvrer les mollettes de mise au point, oreilles rouges comme plastron de bouvreuil. Juste avant de m'engouffrer dans le métro, je me demandai quelle nouveauté ou, au moins,



quelle observation peu ordinaire cet hiver allait m'apporter. Volée de jaseurs... Chasse de Pèlerin... Jolie troupe de sizerins... Harfang en vadrouille... Je sais bien – surtout dans le dernier cas – que je n'ai pas choisi le tout venant, mais n'est-ce pas justement cela qui nous motive en partie ?

Si nous ne nourrissions pas le secret espoir de voir des choses extraordinaires, aurions-nous toujours le même allant, la même ténacité ?

L'avantage, c'est que le terrain nous apprend à nous contenter de ce qu'il nous offre. On a beau partir persuadé que, cette fois, on va tirer le gros lot, on revient bien souvent avec un ou plusieurs lots de consolation et, ma foi, cela nous suffit. Ainsi, pour ma dernière sortie de l'année au bois de Boulogne, rien de particulièrement étonnant mais de quoi ne pas regretter d'avoir sacrifié une grasse matinée. Il y eut d'abord un épervier luttant contre la bourrasque en se maintenant sur place, avant de se laisser tomber, ses fines pattes jaunes accrochant un rayon de soleil qui avait pu tromper la vigilance des nuages.

Ce fut ensuite un pic épeiche mâle peu farouche, je crois qu'il ne m'avait pas repéré, rendu encore plus beau par une lumière venant de derrière et un fond de ciel plombé, menaçant à souhait. Ce fut enfin la très plaisante observation, calme et prolongée, d'un mâle de Crécerelle posté à l'affût – œil noir scrutateur, et légers mouvements saccadés de la tête. Complaisamment, il m'a laissé admirer ses faces inférieures avant de se tourner pour me présenter son dos. Et là, j'ai été frappé par une analogie que je n'avais encore jamais remarquée chez cette espèce. Le trait rachial des plumes rousses et les deux marques pointues qui s'en écartent composent une sorte d'arbalète sombre nettement... "Sturniforme".

Toutes ensemble, ces marques noirâtres de taille croissante font penser à un vol d'étourneaux stylisés à la manière japonaise, filant vers l'observateur dans un saisissant effet de perspective. Dans le même ordre d'idée, je ne saurais trop vous recommander de bien détailler la prochaine grive draine que

vous verrez de face dans de bonnes conditions. Les taches sombres triangulaires du haut de la poitrine, pointe tournée vers le haut et base évasée, dégradée dans le blanc crème de la teinte de fond, évoquent à s'y méprendre une forêt d'épicéas perdue dans la brume.

À vous de trouver d'autres comparaisons...

**Guilhem Lesaffre** - Février 2004

Illustration : **J. Chevallier**

# Joies et tourments du naturaliste...

---

**I**NTERROGÉ par Bernard Pivot sur les raisons qui lui faisaient déplorer la disparition de tribus de la zone indo malaise, et, avec elles, celle de leurs langues, le célèbre linguiste Claude Hagège a eu cette réponse spontanée, exprimée avec toute sa sensibilité : « *Mais, en premier lieu, parce que je les aime !* » Il a ensuite donné d'autres raisons, plus « rationnelles » celles-là, mais la première m'est restée en mémoire.



J'y ai repensé cet hiver en constatant la disparition de « mes » cochevis cergysois... Depuis des années, un ou plusieurs couples de ces oiseaux ont fréquenté très régulièrement le quartier de Cergy-le-Haut. Comme je l'avais aussi constaté par le passé à Vauréal, toujours dans le Val-d'Oise, ils investissaient quotidiennement la cour de récréation, pour picorer les miettes laissées par les élèves après la collation du matin ou le goûter de l'après-midi.

Nullement farouches, ils laissaient passer les piétons à quelques mètres à peine (et parfois moins encore), fréquentant parfois les abords de la boulangerie locale à la manière des moineaux.

Le printemps venu, je me délectais de leur chant et j'avoue que, plus d'une fois, mon attention a été distraite par les alouettes huppées trottinant dans la cour, se toilettant, picorant ou se reposant un moment, toutes plumes gonflées.

Quelle que soit la rigueur de l'hiver, les cochevis restaient sur place, profitant parfois des graines de petit calibre que je répandais dans la cour à leur intention...

Et puis, vers la fin de l'automne 2003, il a bien fallu se rendre à l'évidence : plus un seul

cochevis. La cour : déserte. Les friches voisines : vides. Et surtout, le silence... Le cochevis n'est en effet pas avare de sa voix. Au décollage notamment, il lance son joli petit appel liquide, comme pour signaler son départ à son partenaire et l'inciter à le suivre. Là, plus rien...

J'avais fini par en faire mon deuil, après tout un hiver d'absence, et puis, un matin, un cri. Peu de jours après, un cochevis, à nouveau, dans la cour. Deux ensuite, et, enfin, une ébauche de chant à quelque temps de là.

Pourtant, je n'ai pas pu laisser libre cours à ma joie de retrouver l'espèce. Je ne suis en effet pas sûr du tout que ces oiseaux pourront se maintenir car l'urbanisation se poursuit et les friches disparaissent irrémédiablement. Tel est notre lot. Les oiseaux nous offrent, à leur insu, bien des joies qui échappent à ceux qui ne les remarquent même pas. Mais, revers de la médaille, ils sont la cause de bien des moments désagréables, voire douloureux.

Pour autant, je suis persuadé que les naturalistes ne seraient pas prêts à renoncer aux premières pour échapper aux seconds...

**Guilhem Lesaffre** - Avril 2004

Photo : **F. Lelièvre**

# Les pierres du gué

---

**T**itre pour le moins énigmatique. Ce gué métaphorique, c'est celui qui nous permet de passer d'une rive à l'autre, de l'hiver à l'automne, en posant le pied sur une pierre, puis sur la suivante. Les pierres, ce sont ces événements marquants du printemps, les étapes incontournables, adjectif à la mode..., de cette saison bénie que l'on souhaiterait pouvoir prolonger. D'avril à juin, on voudrait pouvoir être sans cesse sur le terrain. Ah ! Partir travailler, quand le petit matin frais et lumineux laisse imaginer tout ce que l'on rate...

Mais revenons aux temps forts printaniers. Tout d'abord, ce sont les retours : la première hirondelle, le martinet initial, le premier chant de rossignol, le hobereau pionnier, sans oublier les surprises réservées par les migrants...

Et puis viennent tous les comportements liés à la nidification et qui transfigurent les oiseaux.

En quelques trop courtes semaines, les parades, les accouplements, la construction, le nourrissage se succèdent... Il y a tant à voir !

Les parades, notamment, offrent des spectacles merveilleux, qu'elles soient à vocation territoriale ou qu'elles préludent à l'accouplement.

Pour moi, le printemps n'est pas vraiment le printemps si je n'ai pas l'occasion d'observer, par exemple, la parade de la bondrée. Si la souplesse et la grâce devaient être incarnées par un oiseau, ce pourrait être par ce rapace léger, lors de son vol nuptial.

Cette année, j'ai eu la chance de tomber sur un mâle particulièrement démonstratif. Je suivais à la jumelle ses évolutions, en espérant qu'il était bien disposé, lorsqu'il battit justement des ailes pour prendre un peu d'altitude...

C'était parti ! Parvenu au terme de cette brève montée, il releva les ailes au-dessus du dos et « applaudit » en douceur. Glissade descendante puis calme ressource, suivie d'une nouvelle salve d'applaudissements silencieux.

Après avoir répété ce manège à plusieurs reprises, dessinant ainsi le vol festonné propre à l'espèce, le rapace fila droit devant lui, non sans prendre le temps de cercler au-dessus de moi, à faible hauteur. Curiosité de sa part ? Toujours est-il qu'il me concéda la vision fugace de son œil de miel – ce qui est bien le moins pour une bondrée... apivore.



**Guilhem Lesaffre** – Juillet 2004

Photo : **F. Ducordeau**

# Il y a des jours comme ça...

---

Cela fait maintenant plus de trente ans que je fréquente, plus ou moins régulièrement, les étangs de Saint-Hubert, près de Rambouillet, dans les Yvelines. Trouver, si près de la grande ville, un cadre aussi agréable, aussi calme (sauf en période de chasse, mais je vais y revenir...), avec presque toujours quelques oiseaux intéressants, c'est quand même précieux. Je peux dire, après trois décennies, que les visites vraiment décevantes ont constitué des exceptions.

Un des récents dimanches de septembre n'a pas failli à la règle, loin de là ! Rien de plus gratifiant, en effet, que de tomber sur l'oiseau que l'on espérait voir, surtout s'il s'agit d'un balbuzard. Celui-ci faisait halte sur un poteau fiché en pleine eau, digérant paisiblement le poisson qu'il avait capturé peu avant.

Bonne lumière, vent frais vivifiant à souhait, bel oiseau... que demander de plus ? Mais voilà que dans la lunette, je vois le pâle rapace se pencher et ouvrir le bec, poussant de brefs jappements aigus. Cela n'est pas gratuit... Que se passe-t-il ? Est-ce un témoignage d'inquiétude ?

Décollant l'œil de l'oculaire pour avoir une vue d'ensemble, j'ai aussitôt la réponse. Un autre balbuzard, jeune celui-là, cercle au-dessus de son congénère. Les cris ne doivent pas être une invitation car le nouveau venu prend le large, rejoignant, après quelques instants, une bondrée.

Cette dernière subit alors les molles attaques d'un hobereau qui, décidément agressif, s'en prend peu après à une buse. Ce festival de rapaces me comble, comme on peut aisément le concevoir.



Alors, me direz-vous, toutes les conditions étaient réunies pour que cette matinée ne soit qu'agrément, calme et volupté...

Eh bien non, justement. Tout simplement parce qu'à un moment, une pétarade démente a fait voler en éclats le silence des étangs... des chasseurs de canards, en proie à une stupéfiante frénésie nemrodienne. Pendant de longues, trop longues minutes, les coups de feu n'ont cessé de crépiter. Le charme était rompu... Je sais bien que ce n'est pas vraiment de la chasse, plutôt du tir, les canards étant – si je ne m'abuse – relâchés pour garantir le tableau, mais quel dérangement pour les espèces présentes, quelle quantité de plomb dans l'eau, quelle perturbation pour les autres visiteurs des étangs !

Combien faudra-t-il d'années avant que ce site merveilleux soit enfin un havre de paix pour le plus grand bénéfice des oiseaux en mal de zones humides ?

# Un si long voyage...

---

**Chapitre 1 :** Le chevalier guignette arpente la berge vaseuse, bec picorant activement les petites proies ; il fait un prudent détour – on ne sait jamais ! – pour se tenir hors de portée de la large mâchoire ouverte du crocodile immobile, suivi d'un autre détour destiné à éviter les éléphants venus boire...

**Chapitre 2 :** Dans l'ombre du sous-bois, le gobemouche noir répète sans se lasser son petit cri de contact, facilement couvert par le duo des gonoleks de Barbarie, les appels tonitruants des calaos à bec rouge et des touracos gris...

**Chapitre 3 :** Pouillots de Bonelli et fauvettes passerinettes dans les feuillages, traquets oreillard et rougequeue à front blanc sur les basses branches dégagées : les acacias ont du succès ! D'autant qu'ils sont aussi choisis par les prinias à front écaillé, les camaroptères et les éremomèles. Sous les arbres, des hordes de chèvres et de moutons bicolores mettent à mal la moindre pousse émergeant du sol sablonneux tandis que des enfants remontent l'eau d'un puits rudimentaire...

**Chapitre 4 :** Les sarcelles d'été se pressent en groupes compacts sur ce que la sécheresse a laissé subsister de la nappe d'eau peu profonde. Elles paraissent encore plus petites à l'échelle des grues couronnées, des oies-armées de Gambie et des ouettes d'Égypte qui les entourent...



Ces oiseaux « européens », qui nous sont si familiers du printemps à l'automne, ont parcouru des milliers de kilomètres pour se retrouver sous l'implacable soleil africain. En les observant dans ce cadre inhabituel, au sein de cette végétation particulière et en compagnie d'espèces surprenantes, je ne peux m'empêcher d'évaluer leur voyage à l'aune du mien : plusieurs heures de vol à 900 km/h ; sous les ailes de l'avion, la France défile puis, après les étangs du Roussillon (ah ! la talève de l'été dernier...), c'est au tour de la Méditerranée. Les Baléares, la côte algérienne et, tout de suite et pour un bout de temps, le Sahara.

Enfin, le Sahel, immense. Eux, les passereaux, les canards et les limicoles, ils ont fait la même chose en battant des ailes pendant des heures, tant d'heures. Ce pouillot

fitis qui traque l'insecte dans les poussiéreuses frondaisons épineuses par 40° à l'ombre, je l'imagine dans un bois de bouleaux scandinave sur fond de mousse gorgée d'eau, les feuilles bruissant sous un léger vent frais.

Entre les deux, combien de nuits d'efforts, combien de périls surmontés ? Tout ce temps passé au-dessus de la mer ou du désert, sans droit à l'erreur. Sans parler de la précision de la navigation grâce à quoi ces quelques grammes emplumés vont parvenir à destination.

Au moment où j'écris ces mots, le périple à rebours est entamé. Bientôt, quand vous verrez votre premier pouillot fitis du printemps dans les saules "enchatonnés", quand vous entendrez le premier rougequeue à front blanc dans la chênaie poudrée de lumière, pensez à ce qu'ils ont vécu depuis l'année dernière...

# De l'importance de la répétition

---



*Les ornithologues sont des gens routiniers...*

Je veux dire qu'ils accordent de l'importance au retour cyclique des événements qui les émeuvent. Ils comptent ainsi parmi ceux qui ressentent, avec la sensibilité la plus aiguë, la marche des saisons.

Certains de ces repères nous sont communs : la première hirondelle, le premier chant complet du pinson au printemps, les premières mauvis...

D'autres sont plus personnels : la première chansonnette de l'accenteur parisien, la linotte écarlate dans le soufre des ajoncs fleuris ou le blongios plongeant dans la roselière par une tiède soirée de juin.

Quand l'un de ces jalons est atteint, un contentement difficile à définir s'insinue en nous. Certes, cela signifie que le temps nous rattrape, mais peu importe : le plaisir du moment masque l'angoisse métaphysique.

Toutefois, que l'une de ces pierres blanches vienne à manquer et le désagrément est inversement comparable à la satisfaction qu'aurait procurée sa présence.

Ces derniers printemps, j'ai raté la période de chant du pouillot siffleur. À mes yeux, c'est le plus réussi des pouillots. Silhouette profilée, couleurs plaisantes, gracieuses évolutions aériennes, et, ce qui ne gêne rien, un joli talent de migrateur. Sa voix, enfin, sans être remarquable est agréable. Surtout, elle fait partie de l'ambiance sonore des futaies où la lumière tamisée se conjugue à l'odeur fraîche de l'humus.

Depuis quelque temps, donc, je me sentais frustré : il manquait un pouillot siffleur à mes printemps. Heureusement, de telles frustrations peuvent aisément être combattues. Un petit tour fin mai en forêt de Fontainebleau entre amis, le repérage d'un boisement idoine et l'attente, oreille aux aguets.

Voilà! Le bruissement accéléré si typique, suivi d'une série de doux coups de sifflet.

Le «jalon» est là! Une approche prudente et l'on finit par cadrer le chanteur, tête redressée, bec ouvert et queue vibrant au rythme pressé du chant métallique.

Ce printemps-là sera un «vrai» printemps...

**Guilhem Lesaffre** - Juillet 2005

Photo : **J. Coatmeur**

# Du rire aux larmes

---

À PLUSIEURS REPRISES, cet été, je me suis dit : « *Tiens ! Ça, ça pourrait aller dans ma rubrique pour la prochaine Épeichette ...* ». Vous avez donc été présents, amis lecteurs, au fil de mes rencontres... Au programme, comme l'indique le titre, du rire et des larmes (c'est toujours préférable au « *Du sang, de la sueur et des larmes* » de ce bon Winston) mais aussi de la beauté et des émotions toutes simples. Avouons-le, les oiseaux ne nous font pas souvent rire. Un dérapage sur la vase par-ci, un atterrissage maladroit par-là : c'est peu. Là, ce sont de jeunes hirondelles de rochers qui ont provoqué mon hilarité à plusieurs reprises.

Dans les superbes gorges de Trente-Pas (Drôme), je repère un nid, bien à l'abri sous un large surplomb de la falaise vertigineuse. Trois grands jeunes proches de l'envol s'y trouvent, serrés comme trois amateurs d'opéra dans leur corbeille dominant la scène. On n'aperçoit que leur tête beige et leurs yeux noirs. Premier motif d'amusement : dès qu'un insecte vient évoluer sous leur bec, les trois oisillons en suivent les arabesques, au prix de mouvements très vifs mais avec un synchronisme absolu, comme si les trois têtes étaient reliées par un invisible dispositif.

Ensuite, lorsque les jeunes hirondelles entendent une voiture arriver, elles regardent dans sa direction et la suivent des yeux, quitte à en suivre une autre arrivant dans le sens opposé : nous ne sommes plus à l'opéra mais au bord d'un court de tennis !

Enfin, la cerise sur le gâteau. Un groupe de motos pétaradantes s'annonce au loin. Quelle va être la réaction du trio de curieuses ? Je colle mon œil à la longue-vue pour ne pas en perdre une miette et j'attends. Voilà, les monstres déboulent, leurs impressionnants ronflements amplifiés par l'étroitesse des gorges. Aussitôt, avec une parfaite simultanéité, les deux hirondelles de gauche se terrent dans leur coupe de boue séchée tandis que, comme s'il s'agissait de pistons, leur compagne se redresse et suit avidement du regard la caravane tonitrueuse. L'opposition radicale des comportements et sa traduction par des attitudes exactement inverses m'ont fait éclater de rire ! Que l'on vienne prétendre ensuite que les oiseaux n'ont pas de personnalité...



Au chapitre des émotions, à présent, un mélange à la Prévert : un phoque gris pêchant sous mes yeux dans la transparente eau verte tandis qu'un peu plus loin défile une troupe de grands dauphins marsouinant calmement ; le bain de soleil de quelques machaons (ces splendides papillons « porte-queues » zébrés d'ébène et de vanille) ; la poursuite d'un étourneau par une femelle d'épervier très déterminée mais qui restera bredouille ;

quelques splendides étoiles filantes ; le lever d'une lune... de miel et son reflet sur la mer noire (pas la mer Noire !) ; le défilement fulgurant de l'ombre d'un aigle royal sur la falaise ocre et ses incessantes déformations au gré du modelé de la roche, ou encore l'attaque d'une sterne caugek par un labbe parasite qui récupèrera souplement le poisson abandonné par l'infortunée avant de poursuivre sa route au rythme pressé de son vol élastique...

Et puis, malheureusement, l'image qui gâche tout. Ce chevalier aboyeur qui passe en vol, l'une de ses longues pattes fines pendant à angle droit... Triste à pleurer. Nous étions début août et, quelque part en France, la responsable de l'ouverture précoce de la chasse aux limicoles n'avait sans doute pas la moindre idée des conséquences de sa décision, nous, si...

# Incroyable !

---



Oui, proprement stupéfiant ! Combien de fois avez-vous vu une Mésange huppée ? Des dizaines de fois ? En ce qui me concerne, j'ai bien dû rencontrer l'espèce en quelques centaines d'occasions. On peut dire que c'est un oiseau connu ; l'un de ceux, en tout cas, qui ne posent pas le moindre problème d'identification. Seulement voilà, ce que l'on connaît bien, on finit par ne plus le voir. Là réside le ressort d'une nouvelle d'Edgar Poe dans laquelle une lettre a été cachée... en évidence, de telle sorte qu'on ne la remarque justement pas. J'ai déjà abordé, ici, ce que l'on pourrait appeler le « regard neuf », au sujet de la Grive draine ou du Pigeon ramier.

C'est précisément avec un regard vierge que Dan Zetterström a envisagé la Mésange huppée. J'utilise à dessein le terme « envisager » car il se trouve que le talentueux dessinateur vient de donner un nouveau visage au passereau huppé. Vous savez déjà peut-être que certaines chouettes portent sur l'arrière de la tête des dessins qui imitent, parfois fort bien, une face dotée d'yeux. L'on pense que ce leurre est de nature à protéger l'oiseau qui en est pourvu de toute attaque susceptible de provenir de derrière lui.

Or, en observant des mésanges huppées et en les dessinant dans toutes les attitudes possibles, y compris de dos, Zetterström s'est

rendu compte que l'espèce présente, elle aussi, une fausse face, ce qui, remarque-t-il fort à propos, en fait un oiseau « janiforme » (Janus, dieu romain, était représenté avec deux visages opposés).

Effectivement, les taches noires de part et d'autre de la tête, en arrière de l'œil, et la tache noire du milieu de la nuque évoquent, respectivement, deux yeux et un bec sombres. Les premiers, prolongés d'un trait de maquillage, le second, prolongé par des « moustaches », qui correspondent au trait soulignant les joues. Depuis, j'ai cherché des photos sur Internet (j'ai eu du mal à en trouver : c'est drôle comme les photographes rechignent à prendre les oiseaux de dos...) et j'ai bien vu ce dont parle Zetterström.

L'effet est parfois saisissant... Certes, le Scandinave perspicace reste prudent quant à l'efficacité réelle de cette face truquée, précisant qu'il faudrait à présent mener des études sur le sujet, mais il n'en reste pas moins que cette face supplémentaire existe. Cela suffit à faire mon bonheur et, je l'espère, le vôtre aussi. N'est-il pas enthousiasmant de se dire qu'il est encore possible de faire des découvertes étonnantes en regardant les hôtes de sa mangeoire ?

**Guilhem Lesaffre** – Février 2006

Photo : **J. Coatmeur**

# Les grands moments et... les autres

---

**L**a scène évoquée ci-dessous s'est déroulée voici une bonne trentaine d'années mais elle vit encore dans ma mémoire, avec sa lumière, sa chaleur et son émotion. Le lecteur voudra bien voir ici une variation sur un thème « hédoniste » qui m'est cher...

Le jeune aigle est posé sur le rebord de la falaise calcaire. Entre deux buis chétifs et un genévrier rabougri, sa masse sombre, carrée d'épaules, tranche sur les herbes pâlies par l'été. On le sent hésitant. Il avance la tête au-dessus du vide et revient à sa position initiale. Et puis, au bout d'un moment, il bascule vers l'avant, déploie ses ailes et en trois ou quatre battements, gagne la lèvre opposée du petit cirque modelé dans la roche par l'érosion.

L'atterrissage est malhabile... Rien de royal dans cette façon de piquer du bec dans l'herbe, de s'embarrasser les ailes dans les touffes de thym, avant de se redresser, ébouriffé et dépité. Une observation pareille suffit à faire le bonheur du naturaliste normalement constitué. Que dire, donc, quand cela ne s'arrête pas là ?



Nullement découragé par sa piètre performance, le rapace novice se met, en marchant, à longer le précipice en direction de son point de départ. Est-ce que par hasard ?... Voilà, il y est. Non, ce serait trop beau... Et, comme pour confirmer la supposition qui s'est fait jour, l'aigle s'envole à nouveau et, cette fois, montre un peu plus de maîtrise dans sa tentative.

L'on n'assiste pas tous les jours à de tels spectacles. Mais ce sont eux, en partie, qui nous tiennent en haleine. On les espère secrètement. Ils sont si rares – Deux ou trois par an ? Moins ? – que l'on finit souvent par ne plus y penser, les laissant ainsi nous prendre au dépourvu.

Heureusement, ces moments d'exception, pour agréables qu'ils soient, ne sont pas une condition nécessaire à notre contentement. Nous apprenons en somme à nous contenter de petites groseilles acides en attendant la cerise sur le gâteau. Le premier chant de grive musicienne, un chevron mouvant de migrants glissant sous les cirrus, une plume de geai ramassée dans le hallier : ce pointillisme, si l'on sait prendre du recul, finit par former une image, celle d'une certaine forme de bonheur.

# En rouge et noir...

---

*Pas de manifeste anarchiste en dépit de ces deux couleurs historiquement connotées. Au lieu de cela, un oiseau et une fleur.*

L'oiseau tout d'abord. Vigueur du vol, silhouette acuminée et cris à l'avenant : le martinet. Le noir lui va si bien. Si, en plus il était coloré, on toucherait à l'excès... Je sais que vous êtes comme moi : vous pouvez passer de longs moments à regarder évoluer ces oiseaux. Tout vaut le coup, du calme plané au piqué foudroyant, du vol de parade papillonnant au rase-muraille vertigineux. Et puis ces deux moments particuliers : l'accouplement aérien accompagné de cris d'excitation et l'instant où, vol abaissé et ailes relevées, le gosier s'ouvre tandis que la mandibule inférieure tranche l'eau. Mais je vous pose la question : « Avez-vous déjà bien vu l'œil d'un martinet en vol ? »

C'est un exercice qui demande le choix réfléchi du lieu et une bonne dose de patience. Il faut que le martinet ne vole pas trop vite et suffisamment bas : un pont, par exemple, n'est pas mal, quand les missiles noirs descendent pour se désaltérer. Ensuite, il faut cadrer juste et faire la mise au point au fur et à mesure : une épreuve pour les nerfs !

Mais quand enfin, on y parvient – furtivement – quelle satisfaction de voir cette petite bille sombre sous son arcade saillante ! Ce n'est plus seulement un bolide, c'est aussi la vie...

Au tour de la fleur. Pour elle, pas de terre grasse, pas de soins attentifs, quelques gouttes de pluie de temps à autre. Portrait chinois. Si c'était un tissu ? La soie froissée. Un défaut ? Le côté éphémère. Une qualité ? Le côté... éphémère. Une couleur ? Cerise acidulée. Un mouvement ? Le balancement au moindre souffle de vent. C'est ? Le coquelicot... Son nom, déjà, est séduisant. Sans doute est-ce la triple reprise de la sonorité heurtée, adoucie par les quatre voyelles, et le rythme dansant de l'ensemble.

Mais il y a aussi cette inimitable couleur qui attire le regard. Il y a surtout ce caractère vagabond, un peu rebelle.

*« On ne veut pas de moi ? Me voilà au flanc du talus de la voie ferrée. On me chasse du champ ? Je me glisse au cœur des blés dont la fadeur me met en valeur ! La terre du chantier ? Je m'en contente ! »*

J'aime le coquelicot – et plus encore à contre-jour...

**Guilhem Lesaffre** – Juillet 2006

Illustration : **Wikipedia**



# Un été breton

---

**A**ÔT FUT CAPRICIEUX, et pas seulement en Bretagne... Mais le naturaliste parvient à s'accommoder d'une météo changeante, ne serait-ce que parce que cela lui permet d'observer les réponses des animaux à une donne instable. Un matin, les arbustes mellifères sont couverts de Belles-Dames, Vulcains, Tircis et bourdons, tous actifs dans la chaleur vibrante. Le lendemain, les bourdons sont seuls présents, piteux et transis, sous les capitules emperlés par une méchante bruine tenace... De toute façon, la mémoire est sélective et ne conserve que les meilleurs moments, si bien que mon été breton me semble avoir été assez ensoleillé. Sans que j'aie à faire le moindre effort, cinq moments s'imposent à moi. Il y est question d'intrusion, de farniente, de rapine, de beauté et de magie.

L'intrusion fut celle d'un Pouillot véloce apparemment curieux de savoir ce qui se passait dans ma chambre. La fenêtre en était grande ouverte, laissant voir le mimosa fleuri doucement agité par la brise, mimosa où l'oiselet venait de faire un festin de pucerons. Le pouillot est entré d'un mètre ou presque, a fait un bref vol sur place propre à ces oiseaux et, comprenant sa méprise, a aussitôt regagné son arbre d'origine, me laissant interloqué...



Le farniente était la méthode adoptée par un renard pour profiter au mieux d'un rare moment de grand soleil. Celui-là, je l'ai repéré parce qu'il a bougé une oreille, sans doute pour chasser une mouche importune. Ce mouvement brusque m'a incité à braquer les jumelles, me permettant de découvrir l'animal, à moitié caché par les hautes herbes, lové et tranquille. Placé à bon vent, j'ai pu l'observer à loisir et m'en aller sans qu'il ait réalisé ma présence.

La rapine, ce fut, comme chaque année à la même époque – mais comment s'en lasser ? – les raids des Labbes parasites traquant les Sternes caugeks dans d'impitoyables duels aériens au stupéfiant synchronisme. Ce qui frappe, outre la fulgurance des évolutions du pirate et de sa victime, c'est le changement de rythme une fois que le premier a obtenu satisfaction, le passage de la vitesse de pointe à la souplesse d'un vol calme.

La beauté ? Celle de quelques belles bandes de Courlis cendrés filant au ras des vagues, précédés de leur bec improbable, dans une lumière complice mettant en valeur la complexité d'un plumage faussement sobre.

La magie, enfin, fut celle d'un moment particulier. La soirée était calme, les nuages très élevés et peu épais, éclairés d'en dessous par un soleil déclinant. Et puis, haut dans le ciel, deux points, à peine visibles à l'œil nu. Coup de jumelles. Ce sont deux sternes volant calmement, les ailes très blanches par intermittence, leur longue queue affinant encore leur silhouette aiguë, peut-être bien des Arctiques. J'en remarque une autre, puis encore une... En fait, elles sont dix à migrer vers l'ouest, abandonnant leurs habitudes côtières pour se déplacer plus efficacement sur une distance que l'on devine longue. Merveilleuse impression d'aisance et de liberté...



**Guilhem Lesaffre** – Octobre 2006

Photos : **A. Bloquet** (pouillot)  
**J.-J. Boujot** (sterne)

# Bon voyage !

---

**S**es larges ailes déployées, il se lance dans le vide après avoir survolé le toit de l'immeuble. Quelques battements souples mais décidés et voilà franchi l'espace qui le sépare de l'immeuble suivant. Une correction de trajectoire lui permet de reprendre suffisamment d'altitude pour passer au ras des plaques de zinc tapissant la toiture. Nouvelle série de coups d'ailes et il plonge derechef, disparaissant pour de bon.

Trajectoire : nord-sud.

Vitesse de déplacement : une poignée de km/h.

Envergure : quelques centimètres.

Identité : vulcain...

Un papillon a les honneurs de ma chronique. Une façon de vous faire partager mon émerveillement toujours renouvelé devant le phénomène migratoire, qui concerne même les insectes. L'automne, clément au point de jouer à l'été, nous a permis de profiter d'un joli passage de papillons, au premier rang desquels les vulcains. En ville comme à la campagne, à travers les rues comme au-dessus des étangs et des champs, les légers voyageurs ont obéi à leur instinct et ce n'est pas rien d'assister à ce

spectacle discret, d'imaginer tout le processus évolutif qui a conduit à cela... Du coup, le papillon a volé la vedette à l'oiseau.

J'avais envisagé de commencer ainsi : « *Je n'aime pas voir un freux tout seul...* ». De fait, repérer un corbeau freux migrateur dans le ciel parisien, aussi isolé qu'un grain de beauté au beau milieu d'une joue, c'est triste. Quand on sait à quel point ces oiseaux recherchent la compagnie de leurs congénères (et au diable la conception cartésienne mécaniste !), on se doute qu'il a dû se passer quelque chose. Rescapé d'une colonie décimée ? Séparation accidentelle ? Erreur d'orientation ? Quelle que soit la raison, on se dit que ce freux doit éprouver un certain stress à se retrouver ainsi, seul de son espèce.

Tout en battant des ailes vers le sud-ouest, il jette un coup d'œil à droite : rien. Un coup d'œil à gauche : une petite bande d'alouettes, c'est tout... Alors, il continue à avancer.

On espère qu'il finira par retrouver une troupe de freux et que, le printemps prochain, il aura sa place dans une corbeautière. Bon voyage !

**Guilhem Lesaffre** – Février 2007

Photo : **S. Colas**



# Gratitude

---

Qui parmi vous n'a jamais éprouvé ceci ? L'humeur est maussade, le baromètre du moral est orienté à la baisse ; bref, ça ne va pas... Et puis on tombe sur un oiseau inattendu ou bien l'on est le témoin d'un comportement original. Comme par magie, les soucis s'atténuent, les contrariétés se dissipent : "l'ornithothérapie" a exercé son effet apaisant.

Ainsi donc, parmi ces « biens les plus grands » signalés par Aristophane, voici plus de vingt-quatre siècles, figure le coup de fouet au moral. Quels sont les autres ? Une sélection, dans le désordre : le charme esthétique, l'agrément auditif, la puissance évocatrice. Mais les biens dispensés par les oiseaux peuvent aussi compter parmi les plus petits.

On a pris soin de ne pas tailler le lierre afin de le laisser fructifier et, par un frisquet petit matin de février, on voit une fauvette à tête noire (en fait, une femelle à bérêt brunâtre) se poser au milieu du feuillage vert sombre et engloutir coup sur coup plusieurs baies. C'est alors la même satisfaction que celle ressentie lorsque l'on dispose la dernière pièce d'un puzzle, qui glisse en s'encastrant idéalement.



Le nichoir a été conçu, fabriqué, mis en place après mûre réflexion. On y jette un coup d'œil, comme on le fait depuis quelque temps mais plus encore depuis que mars est là. Et voilà qu'une tête noire encadrée de joues blanches apparaît à l'orifice : ça a marché !

On aurait pu nettoyer les jardinières mais on a préféré laisser mourir doucement les herbes folles qui s'y étaient installées. Et aujourd'hui, une "moinette" vient y faire ses emplettes en matériaux d'aménagement de nid. Arc-boutée sur ses petites pattes, elle extirpe des fétus du fouillis végétal et repart, grimée d'une moustache à la José B. Plaisir d'avoir fait le bon choix en laissant subsister ce désordre...

La fauvette, la mésange et le moineau ne s'en doutent pas, ne s'en douteront jamais, mais qu'est-ce qu'ils nous font plaisir ! Alors, oui, gratitude...

*P.S : je venais d'écrire ces lignes quand j'ai appris que Jean Schneider nous avait quittés. Mésanges et guêpiers, qui lui devaient tant, vont être tristes...*

# Aveu et merveilles

J amais encore, sans doute, ma chronique n'aura autant mérité son titre... Oui, je le confesse et l'avoue sans qu'il soit besoin de me soumettre à la torture (de toutes façons, la simple évocation de sévices, comme la confiscation de mes jumelles ou l'interdiction d'aller flâner, suffirait à me rendre loquace, voire prolixe...), j'ai fauté à plusieurs reprises ce printemps et, pire encore, non seulement j'y ai pris du plaisir mais je suis fermement décidé à recommencer au moins tout l'été.

Cela mérite une rapide explication. Âgé de moins de 10 ans, j'avais déjà ma petite collection

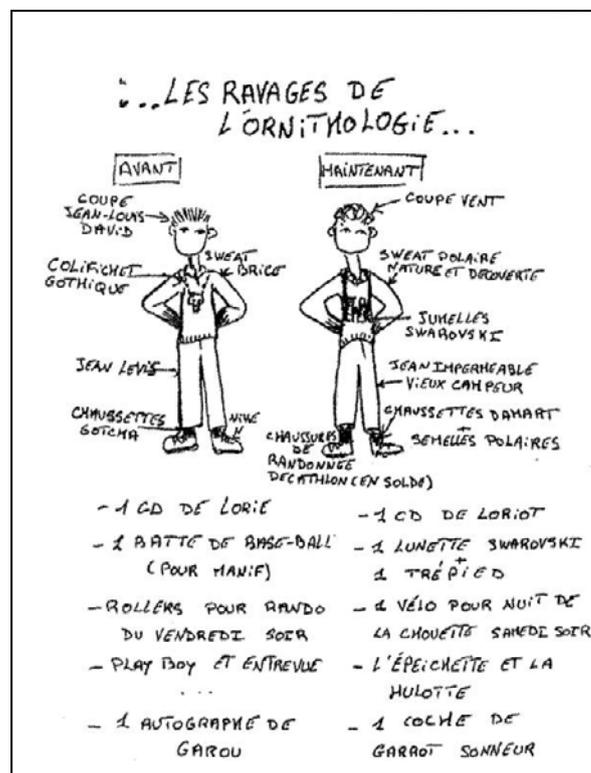
D epuis, j'ai retrouvé mes vieux réflexes : je scrute les fleurs, je soulève les feuilles, j'écarte brins d'herbe et pétales. J'ai remis en service ma vieille loupe, dépoussiéré mes guides entomologiques et botaniques. Ce qui a changé depuis mon enfance ? Tout d'abord, le lumbago me guette tant je me courbe sur mon ouvrage, ensuite, les genoux sont un peu rouillés quand il faut se relever. Surtout, je ne peux plus rien voir de près, d'où le port obligatoire de lunettes (plus les jumelles, l'appareil, la loupe : quel fourbi !). Heureusement, je n'ai pas besoin de prothèses pour voir un busard ! Et des busards, nous en avons vu lors des ROP (Rencontres Ornithologiques de Printemps, pour ceux qui tomberaient sur ces lignes sans avoir lu le reste de L'Épichette...).

Quelle belle occasion ce fut— une fois de plus — de naviguer de l'Hypolaïs au Mélampyre, de la Cardoncelle molle (proche, dans le sud de l'Essonne, de sa limite septentrionale, ai-je appris depuis...) au Bruant proyer, de l'Ophrys au Syrphe, de la Buse au Bourdon, de la Bergeronnette à l'Églantier...

Dispersion penseront les « durs de la plume », agrément de la variété et compréhension des parties et du tout, rétorqueront les autres. Peu importe ce débat dépassé et tant mieux si l'on sait profiter de ce qui s'offre à nous au cours d'une baguenaude printanière ou estivale, Anthidium récoltant la bourre végétale destinée à son nid, ablette glissant dans l'ombre des herbiers qu'elle argente ou... Sterne caugek inattendue, survolant la Seine par une claire matinée parisienne...

*P.S. : merci à Serge Gadoum pour ses déterminations d'hyménoptères...*

d'insectes et un (très) modeste herbier dont les échantillons provenaient en droite ligne du square le plus proche. Ce n'est que quelques années plus tard que j'ai "dérivé" vers l'ornithologie. Même si je n'ai, comme beaucoup d'entre nous, jamais cessé de m'intéresser à la nature comme un ensemble, la dimension ornithologique a quand même pris sur moi un net ascendant. Jusqu'à ce printemps et, pour être précis, jusqu'à ce que l'on me fasse cadeau d'un appareil photo numérique compact, doté d'une performante fonction macro.



# Tout est relatif

---

**L**E THÈME de ma chronique s'est imposé à moi après avoir observé une Fauvette babillarde pour la première fois aux Tuileries, cet automne. Je suivais un Pouillot vélocé (que j'aurais pu aussi bien négliger : à quoi cela tient-il !) quand j'ai vu apparaître dans le champ de mes jumelles ce passereau migrateur auquel je ne m'attendais absolument pas : ma fidélité à ce site était récompensée.

Les Anglais ont trouvé une expression – *local patch* – qui désigne en deux mots ce que nous pourrions appeler avec notre sens de la concision

« *site de surface raisonnable, proche de chez soi, où l'on peut donc se rendre aisément afin d'en assurer le suivi ornithologique (ou naturaliste)* ».

Nous le savons tous, ce qui est rare nous est cher. Par exemple, voir une avocette dans les marais de l'Ouest n'a rien d'exceptionnel – au point que certains ornithos, faciles à blaser, ne les regardent plus vraiment au bout de quelques heures seulement... Par contre, ce même limicole trempant ses longues pattes gris-bleu dans l'eau d'un étang francilien prend toute sa valeur et suscite légitimement un intérêt redoublé.

**A**vec le *local patch*, que j'ai déjà proposé de traduire par "site habituel" (mais on pourrait aussi parler de site "coutumier" ou "attitré"...), cette relativité se trouve placée, à des degrés divers, au cœur de la pratique ornithologique. Une hiérarchie de l'intérêt – et de l'agrément qui en découle – peut en effet être établie en fonction des connaissances et de la sensibilité de chacun de nous. Découvrir sur son site habituel, quand l'on est débutant, une espèce, peut-être commune, mais que l'on n'avait pas encore rencontrée, est très plaisant. De même, tomber sur un oiseau que l'on connaît bien mais inhabituel en un lieu donné, est une satisfaction – ainsi d'une



Tourterelle des bois à Paris. Enfin, avoir la chance, en ce même lieu, d'observer une espèce peu commune dans l'absolu, c'est un authentique plaisir – je vois encore glisser ce Milan royal au-dessus des Tuileries...

Indépendamment de la qualité relative ou intrinsèque des espèces, les divers comportements des oiseaux constituent un autre aspect d'une grande richesse, dont il est aisé de profiter dans le plus modeste jardin. On voit par là que le site habituel présente plus d'un intérêt. Il convient toutefois d'être honnête et ne pas cacher que, parfois, il peut se montrer quelque peu décevant, du moins pour l'ornitho *stricto sensu*. C'est là que le naturaliste se trouve moins démuné. Pas d'oiseaux (vraiment) intéressants ou, pire, pas d'oiseaux (mais est-ce possible?) ? Qu'à cela ne tienne ! Un coup d'œil à une plante, à une araignée ou à un insecte et l'on ne se sent plus bredouille...

En tout cas, le conseil à retenir tient en un mot : assiduité. Statistiquement, plus on fréquente un lieu et plus on y découvrira de choses...

Guilhem Lesaffre – Octobre 2007

Photo : J.-F. Magne